La classe passerelle

Nous avons évoqué dans le dernier numéro du « Nouvel Éducateur » les dangers qui guettent l'école maternelle. La question de la scolarisation des deux ans, notamment, fait débat. Nous nous sommes prononcés pour son maintien mais l'accueil des deux-trois ans nécessite de respecter leurs particularités. Voici le témoignage de Véronique Decker qui a travaillé dans une classe conçue spécialement pour les tout-petits.

La classe passerelle s'adresse aux enfants de 24 à 30/32 mois, et dès le jour de leurs 24 mois.

En cela, elle est différente de la classe des « deux ans » qui scolarise généralement des enfants de 30 à 34 mois en début de scolarité. A cet âge, les différences sont énormes…

Elle s'adresse aux enfants qui ne nécessitent pas de garde, car la passerelle ne peut assurer ni cantine, ni garderie dans la suite de son accueil. La classe constitue une transition entre la famille et l'école qui elle, assure les services périscolaires permettant la garde de l'enfant.

L'accueil des enfants se fait tout au long de l'année, et les effectifs peuvent glisser vers l'école.

Ainsi, des enfants entrés à la passerelle en septembre peuvent être accueillis en section de tout petits à Pâques, il suffit que les classes de l'école ne soient pas à pleine charge dès la rentrée (et là, les IEN s'évanouissent d'angoisse devant des effectifs de carte scolaire fluctuants...).

Le taux d'encadrement est celui de la crèche, soit un adulte pour 8 enfants.

Donc, une classe d'au plus 16 élèves, avec un instit et une ATSEM. J'ai fait cette expérience pendant trois ans dans une maternelle de ZEP ++, et l'accueil prioritaire était pour les enfants non francophones. En effet, entre deux et trois ans, les enfants acquièrent beaucoup de la structure de la langue et grâce à la passerelle, les petits pouvaient construire leur langue maternelle et le français scolaire ensemble. Comme à 24 mois, tout le monde babille, francophone ou pas, ils pouvaient s'exercer à la langue ensemble, d'autant plus que je faisais beaucoup d'efforts pour ne pas comprendre leurs mimiques, ni les trésors d'imagination qu'ils dépensaient pour mimer leurs désirs... Chaque matin, les mamans et les nourrices pouvaient venir avec les enfants et rester un peu avec eux.

Puis, elles repartaient avec eux également, jusqu'à ce que les enfants souhaitent rester davantage. Ce qui contrairement aux « qu'en dira-t-on » arrivait inéluctablement. Et sans pleurs déchirants, ce qui est vraiment agréable. Et même si pour certains enfants la phase transitoire pouvait durer plusieurs semaines.

Ma classe était composée de deux salles contiguës.

L'une était équipée d'un dispositif Actimousse de chez Nathan et d'une piscine à balle, les mousses pouvant s'empiler et le local servait ainsi de dortoir l'après midi pour les élèves de l'école. Car la passerelle ne fonctionnait que le matin et l'après-midi j'étais au bureau. L'autre salle était équipée de trois coins jeux et d'un coin atelier. Contrairement à la plupart des enseignants, j'étais chaque matin dans un coin jeu différent et je faisais des ateliers de « jeu-langage », où je commentais l'activité naturelle des enfants, je leur posais des questions, je chantais des chansons, tout en jouant avec eux.

Dans le coin atelier, je faisais avec eux toutes sortes de gribouillages et sculptures, avec toutes sortes de matériaux, peinture, terre, sable, graines... Puis à 10h30, lorsqu'il faisait beau, nous allions au jardin, un coin de la cour fermé par une barrière où les enfants qui voulaient rester avec l'ATSEM ou moi, pouvaient être ensemble et où déjà les plus intrépides demandaient à rejoindre les plus grands (ce qui était possible aussi...). Retour à 11 heures, pour une activité de « gym » avec le parcours, la piscine à balle, et une petite activité dirigée au petit matériel (danse, foulards, ballons doux, parcours tactile,...) Pour finir, quelques jeux de doigts, quelques comptines de nourrice à jouer sur mes genoux…

Comme elles partaient en échelonné, les mamans pouvaient revenir quand

elles voulaient et passer encore un moment dans la classe avec leur enfant, chanter et jouer avec nous. Moi, je ne quittais pas les enfants un instant, et l'ATSEM non plus (une petite minute pour faire pipi, très vite...).

Le repère, à cet âge est très charnel.

Je n'avais aucun autre objectif que de parler avec eux, de tout, et de créer pour cela chaque jour un petit événement nouveau : des bulbes à planter, un bonnet pour la poupée, un nouveau camion rouge, des biscuits à découper à l'emporte-pièce, et les mamans m'aidaient à le faire, car je prenais le temps de solliciter chacune à cela : rester une matinée entière et faire quelque chose avec nous. Soit elles avaient une idée, soit je l'imposais un peu en leur proposant de choisir entre les bulbes et la pâte sablée...

Les enfants n'étaient jamais obligés de participer à une activité.

Même pendant le temps de chant, certains restaient dans la piscine à balle... J'attendais qu'ils se lassent, et ils se lassent de tout à cet âge. A la fin, tous veulent venir voir ce qui est nouveau, la surprise du jour et tous veulent des bulbes, des moules en forme de sapin, des graines à planter, de la terre à faire caca boudin, et même si après leur passage, c'est un peu Attila, et même si pour certains, il faut des mois pour oser prendre un pinceau...

Car à cet âge, tout est dans l'excès : babillant sans cesse ou totalement mutique, tout excité ou posé dans un coin comme un perdreau mouillé, il faut savoir laisser le temps de venir, et apprivoiser les renardeaux avec patience.

Un jour, pour convaincre une petite fille de faire de la peinture avec les doigts, j'avais imaginé la chose suivante : couvrir le préau de papier blanc, et demander à tous les parents, à tous les enfants de tremper la main dans la peinture liquide pour laisser une empreinte. L'ATSEM et moi, nous notions les noms au dessous de l'empreinte. Les mamans et les papas ont bien souffert ce jour-là : certains ne voulaient pas, peur de se salir, peur d'être ridicule, il nous a fallu une semaine pour arriver à avoir les mains de tout le monde. Là-dessus, l'IEN vient inspecter une instit. Je ne me décourage pas, les parents me regardent et je lui demande de laisser son empreinte aussi. Et j'écris en dessous : Main d'Inspecteur.... Là, même les papas béninois et togolais ont craqué et ont fini à faire des bêtises de toubabs avec nous.... Un papa a fait une frise de mains avec sa femme (une grande main de papa, une petite main de maman,...). Leur petite Atoucoulé était ravie...Du coup, pour montrer mon courage, j'ai déchaussé mes pieds et courageusement j'ai mis mes orteils dans la barquette verte : vlan, des coups de pied là où le papier était resté blanc ! Les minots étaient étouffés de rire ! Mais les mots pied et orteil se sont imprimés dans leur mémoire.

La semaine suivante, quand il s'est agi de faire de la barbotine et de tremper des morceaux de tissus dans la bouillasse, tout le monde était partant, et l'ATSEM et moi avons eu quasiment un bain de boue... L'argile c'est excellent pour la peau. La peur était partie et les parents sont venus : un papa a fait un grenier à mil sur pilotis avec des brindilles trouvées dans la cour et des boudins d'argile. Et hop : tout le monde savait brindille et grenier et le verbe poser conjugué à toutes les personnes.

Voilà, c'est un lieu qui n'est pas l'école, qui n'est plus la famille et qui est entre les deux.

On y passe, pour quitter les siens en ayant apprivoisé l'école, son matériel et sa langue. On y laisse son enfant, petit à petit, en apprivoisant la peur de le laisser seul, la peur du qu'en dira-t-on parce qu'il n'est pas propre, trop timide, trop excité. Juste pour en finir avec la propreté : tous les enfants venaient avec des couches en forme de culotte, qui se descendent et se remontent comme des slips. Lorsqu'ils le souhaitaient, ils pouvaient prendre dans leur tiroir une vraie culotte ou un vrai slip et quitter la couche. On les aidait à se changer évidemment. Mais c'était à eux de prendre la décision. Nous, on s'en foutait totalement et on ne valorisait pas plus que ça, car déjà les familles avaient la pression de leur budget et de leur entourage là-dessus, donc, l'ATSEM et moi, on n'insistait pas du tout. En général, il étaient tous propres en quelques mois, sans que cela ne pose souci et lorsque la « propreté » ne venait pas, l'enfant pouvait rester à la passerelle à la rentrée suivante. Nous avons ainsi gardé un enfant trisomique jusqu'à 38 mois, avec l'accord de tout le monde.

Voilà donc l'histoire de cette classe qui commençait à huit élèves, finissait à seize, en ayant passé dans son dispositif environ vingt-quatre enfants, qui pour huit d'entre eux environ, avaient intégré les classes de l'école avant l'heure de la rentrée. Bilan, chaque instit de petits, à la rentrée, avait déjà quatre enfants habitués à la classe, paisibles et heureux de revenir...

Quatre ans après, les évaluations CE2 donnaient + 32 % en moyenne aux enfants de la passerelle et à ceux de la crèche (à égalité) par rapport aux autres enfants de l'école. Mais les enfants de la crèche étaient majoritairement des enfants de familles francophones avec un emploi déclaré ce qui était un milieu social supérieur à celui de la passerelle.

Véronique Decker
Bobigny (93)